

Christian Lehmann

NO PASARÁN, ENDGAME



Le livre

L'Expérience Ultime a plongé Éric, Thierry et Andreas en pleine Guerre d'Espagne, les a jetés sur les plaines dévastées du Chemin des Dames en 1917 ou en pleine rafle du Vel d'Hiv. Et si ce programme informatique pervers et dangereux était plus qu'un jeu ?

Comment arrêter Andreas, lâché dans la France de l'Occupation, prêt à renverser le cours de l'Histoire et faire triompher les bourreaux ?

Gilles, reporter de guerre au passé douloureux, se porte volontaire pour retourner en 1942 dans cette France vert-de-gris où des policiers traquent même les enfants et où des miliciens prêtent main-forte aux nazis. La moindre erreur peut lui être fatale. Car il n'y a pas de point de sauvegarde. Il n'y en a jamais eu.

L'auteur

[Christian Lehmann](#) est né le 15 août 1958 à Paris. Médecin généraliste, il publie des romans, des essais sur la politique et la santé, des livres pour la jeunesse dont le célèbre *No pasarán*. Il est aussi journaliste et travaille occasionnellement pour le cinéma et la télévision Son rêve d'écrivain est d'être un écrivain pour tous.

Christian Lehmann

**NO PASARÁN,
ENDGAME**

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Didier Daeninckx,
À la mémoire de Bernard Baudot,*

Pour Véronique, Quitterie, Vincent et Baptiste

Les livres brûlaient.

La chaleur des flammes enveloppait l'homme, mais il ne céda pas un pouce de terrain. Parfois il détournait la tête, aspirant une goulée d'air avant de fixer à nouveau son regard sur le brasier. La couverture similkuir de certaines collections privées noircissait, grésillait, avant de s'enflammer à son tour. Méthodiquement, il nourrissait les flammes, effaçant toute trace de son passé.

Des pages embrasées s'élevaient dans les airs devant lui, retombaient à terre sur la pelouse en achevant de se consumer. Des guerriers blonds indestructibles, leurs uniformes bardés de médailles, leurs drapeaux claquant au vent de l'Histoire, disparaissaient tout autour de lui, sacrifiés sur l'autel de sa propre survie. Disparaissaient avec eux dans les flammes leurs victimes : enfants faméliques aux yeux

noirs de malheur jetés dans des wagons de marchandises par ces mêmes demi-dieux blonds, résistants dépenaillés appuyés contre un mur et mitraillés par la Wehrmacht victorieuse, squelettes hagards en pyjama rayé trébuchant dans la boue des camps de concentration. Robert Salaun connaissait leurs noms et leurs localisations par cœur : Auschwitz-Birkenau, Terezin, Bergen-Belsen, Chelmno, Treblinka...

Il s'agenouilla près du carton ouvert sur l'herbe à ses pieds et en sortit les trois derniers livres de sa collection secrète. *Waffen SS français. Une vie au service du Führer. Jeunesses hitlériennes*. Sans une hésitation, il les jeta dans les flammes, et se concentra sur ce que les livres avaient recouvert. Un gros rapport de police, qu'il feuilleta avant d'en jeter chaque élément au feu. Listings informatiques, photographies, dépositions signées, documents d'archives, tout passa pour la dernière fois entre ses mains.

Il n'éprouvait aucun soulagement, aucune émotion. Il accomplissait ce qui devait être fait, comme toujours. Ce dossier avait représenté un grave danger, le dernier obstacle à sa stratégie politique. L'original avait été récupéré par l'un de ses compagnons au

sein même du commissariat, et passé à la broyeuse devant ses yeux au siège du parti, devant la fille du patron. La copie que Robert Salaun livrait aux flammes aujourd'hui avait été subtilisée au domicile même de l'inspecteur chargé de l'enquête, Monssef Boudjedrah, un Maghrébin particulièrement soupçonneux. Il avait fallu des trésors d'ingéniosité pour s'en emparer sans laisser de trace. La femme de l'inspecteur en avait fait les frais, et, aux dernières nouvelles, gisait dans un coma profond à l'hôpital local, dans le service de réanimation. Cet incident imprévu s'était révélé une bénédiction, scellant à tout jamais les lèvres de celui que Robert Salaun avait payé pour accéder au dossier.

Le bruit d'un moteur puis le claquement de la porte d'entrée le tirèrent de sa rêverie. Nita était de retour, ayant probablement passé l'après-midi au chevet de la Folle. Il entendit sa femme l'appeler par son prénom, ne répondit pas. D'un geste, il souleva le carton et le retourna au-dessus des flammes. Les affiches, les photographies, le drapeau orné d'une svastika sur lequel leur fils avait épinglé sa collection de décorations, tout glissa dans la fosse et s'embrasa. Il entendit coulisser la baie vitrée du salon,

garda les yeux fixés sur un tapis de souris circulaire, un smiley au front barré d'une mèche noire et affublé d'une petite moustache. Leur fils avait adoré ce genre d'enfantillage imbécile, ces tentatives ridicules de récupération par l'establishment du combat de la race blanche pour imposer sa suprématie.

Dans son dos, sa femme poussa un cri d'effroi. Elle traversa le jardin en hurlant le prénom de leur fils. Robert Salaun se retourna pour lui faire face, savoura le spectacle de son visage transfiguré par l'angoisse et le choc. Elle tenta de le contourner comme si elle avait voulu s'immoler, se jeter dans le feu à son tour. Il l'agrippa par le poignet, la maintint à distance des flammes tout en la laissant profiter pleinement du spectacle.

– Mais pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?...

Les jambes de Nita fléchirent. Elle tomba à genoux, ravagée de douleur.

Robert Salaun passa les doigts de sa main gauche dans les cheveux de sa femme, agrippa cette crinière sombre qui l'avait tant excité, autrefois, avant qu'elle ne se révèle indigne de lui, indigne de ses combats.

– Tu m'as toujours dit que tu ne supportais pas ses hobbies, ma chérie.

Nita Salaun ne répondit rien. Elle resta à genoux, hagarde, tandis que les flammes dévoraient tout ce qui lui restait d'Andreas, toutes ces images affreuses, tous ces insignes hideux auxquels elle avait fini par s'attacher parce qu'ils restaient le dernier lien avec son enfant disparu. Elle resta à genoux, prostrée, bien longtemps après que son mari l'eut lâchée et fut retourné à l'intérieur.

L'avion en provenance de Montréal avait deux heures de retard. Thierry de Boisdeffre abandonna Éric Cuvelier et Elena Nikollaic sur les sièges du terminal 2E et sortit à l'air libre pour arpenter le trottoir.

– Je ne savais pas qu'il fumait, dit Elena par souci de rompre le silence gêné qui s'installait entre Éric et elle dès qu'ils se trouvaient seuls.

– Il ne fume pas, répondit Éric. Je crois qu'il cherche à appeler une amie.

Il n'avait pas tourné la tête vers elle, gardait le regard fixé vers l'unique tapis roulant immobile dans le hall de livraison des bagages.

– Thierry a une amie ? C'est nouveau...

Éric ne répondit pas. Elena observa son profil, à la dérobée. Il avait tellement changé. Elle mordit sa lèvre inférieure, jeta un regard coupable vers l'escalator vide, de l'autre côté de l'épaisse paroi de

verre trempé. Ils avaient tous tellement changé. Éric, bien sûr, mais aussi Gilles, et elle-même. Tellement changé.

À leur arrivée, ils avaient cherché à s’asseoir dans l’enceinte du bar, mais les images défilant en boucle sur les téléviseurs avaient dissuadé Elena, qui avait entraîné les deux garçons avec elle à l’écart, à l’extrémité du hall.

Éric et Thierry n’avaient pas semblé enregistrer les images de CNN rediffusées par les chaînes françaises du câble, qu’elle-même connaissait maintenant par cœur. James Hemingway, Clay Campbell, Gilles Cuvelier, les noms des trois rescapés d’Irak avaient été répétés dans tous les médias depuis quatre jours, depuis qu’en direct sur les plateaux de CNN à Montréal James Hemingway, porté disparu en Irak depuis douze semaines, était apparu flanqué de ses deux sauveteurs, deux journalistes dont un français, selon la terminologie US, eux-mêmes porteurs d’un message vidéo étrangement peu belliqueux d’un des Guides de la rébellion, Bashar Azziz. Les faucons de Fox News, la chaîne concurrente, avaient hurlé au scandale, dénonçant une intolérable action de

propagande antiaméricaine sur le sol même des USA. «C'est un remake du 11 Septembre!» avait fulminé Glenn Beck, l'un des chroniqueurs milliardaires de la chaîne, «mais cette fois-ci ce sont des Américains qui ont attaqué leur propre nation!». Il avait publiquement demandé la cour martiale pour James Hemingway, déserteur de l'armée US, et la mise au secret des deux journalistes. À quoi Clay Campbell, dans un clip qui faisait un malheur sur Youtube, avait répondu en suçant son majeur. «Comme tous les crétins de Fox News, M. Beck entretient avec la géographie des rapports distants. Il va falloir lui acheter un atlas pour vérifier que le Canada n'est pas le cinquante et unième État de l'Union.»

Elena n'avait appris les tribulations de Gilles qu'au soir de son arrivée au Canada. Pendant près d'une semaine, à la suite de ce dernier appel depuis l'hôtel, à Bagdad, où il lui avait simplement révélé, d'une voix fébrile, être «sur un gros coup», elle était restée sans nouvelles. Après quatre jours, n'y tenant plus, elle avait appelé la direction de l'Al-Karma, et le réceptionniste, au bout d'une dizaine de minutes, lui avait confirmé que personne n'avait vu récemment le journaliste français, ni le photographe

américain, ni leur fixeur irakien. La chambre 28 était propre, rangée, les lits n'avaient pas été défaites depuis plusieurs jours. Ils s'étaient volatilisés. Elle avait appelé le consulat français, avait laissé nombre de messages, sans grand succès. Puis l'avant-veille, alors qu'elle tournait comme un lion en cage dans leur appartement, Gilles avait appelé :

– Tu as vu les infos ?

Pas « bonjour », pas « comment vas-tu ? », pas « je suis désolé ». Non. Simplement : « Tu as vu les infos ? »

Elena était si soulagée de l'entendre qu'elle n'avait rien dit, rien reproché. Ses jambes avaient lâché, elle s'était assise brutalement, à même le sol, le récepteur collé à l'oreille, frappée – comme chaque fois que Gilles l'appelait lors d'un de ses reportages – par sa fébrilité, la raucité de sa voix. Le soldat fraîchement revenu de Bosnie qu'elle avait rencontré trois ans plus tôt à l'instigation de son jeune frère, Éric, avait semblé détester le pouvoir politique comme le maniement des armes. Mais insensiblement, ayant fait le choix de devenir reporter de guerre après la publication d'un premier article sur son expérience de Casque bleu, Gilles s'était métamorphosé. En reportage, en mission, il devenait un autre

homme. Et le garçon calme, posé, tendre qu'elle avait connu, aimé, dont elle avait adoré les caresses, la douceur, avait peu à peu laissé la place à un Gilles méconnaissable, avide de sensations fortes, comme «shooté» à la violence et à la guerre. S'il continuait à dénoncer l'une et l'autre dans ses écrits, dans ses photos, Elena ne pouvait s'empêcher de songer que lui aussi, comme son propre père, comme tous les hommes qu'elle avait connus avant la guerre, s'était laissé happer par la force d'attraction obscure. *«J'ai vécu pendant deux ans dans un pays en guerre»,* avait-elle écrit à Éric quelques jours plus tôt, *«et aujourd'hui, alors que j'aspirais à vivre dans un pays en paix, je me retrouve dans la situation d'une femme de marin, d'une compagne de soldat, parti au front pour je ne sais combien de temps.»*

Gilles lui avait tout raconté, par bribes. C'était, comme souvent, haché, incompréhensible sur le moment. Il semblait parler une autre langue, parsemée d'abréviations guerrières, Humvee, LAV, .50 Cal, FUBAR, dont elle renonçait souvent à déchiffrer le sens. (Un jour elle lui avait demandé ce que signifiait «BFG», et il avait répondu dans un éclat de rire : *«Big Fucking Gun»* sans qu'elle sache s'il

se moquait d'elle ou non.) Il expliqua qu'ils avaient rencontré un jeune soldat américain, James Hemingway, porté disparu au combat, prisonnier des insurgés. Que seuls, sans argent, sans mandat politique, sans back-up militaire, ils avaient négocié sa libération avec Bashar Azziz, l'un des Guides de la révolution dont l'Amérique et les sociétés militaires privées avaient mis la tête à prix à hauteur de plusieurs millions de dollars. En échange de la diffusion ultérieure en Occident d'un message «terroriste» d'un genre un peu particulier, dans lequel le Guide rappelait le nombre de civils irakiens morts depuis le début de la guerre et enjoignait les Américains de se souvenir que chacun de ces civils morts, avant d'être réduit à une statistique, était un être humain. Les commentateurs les plus belliqueux avaient dénoncé cette mise en scène, «cet intolérable coup bas». Faire appel à la pitié, à l'humanité du peuple américain, était pour eux une obscénité.

Depuis leur première interview au Canada, les trois hommes avaient été assaillis de demandes par les médias internationaux. James était resté à Montréal, protégé par l'absence de processus d'extradition vers les USA, tandis que Clay rentrait à New York pour

participer au Colbert Report, et que Gilles prenait l'avion pour Paris.

«Tu m'as manqué», avait réussi à placer Elena quand il s'était tu un instant. «Tu m'as manqué, et j'ai eu très peur pour toi.»

À quoi Gilles avait répondu : «Tu sais le métier que j'ai choisi de faire.»

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM+

No pasarán, le jeu
No pasarán, le retour
Tant pis pour le Sud
La nature du mal
La Citadelle des cauchemars

Photographie de couverture : Joram Epis.
« Nous n'irons plus danser », jeu Grandeur Nature de l'Association Rôle
Conception graphique et montage : Alexe

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche
© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2019

ISBN 978-2-211-15158-0